

Rainer Maria RILKE

Am Leben hin/ Au fil de la vie

RILKE, Rainer Maria, *Am Leben hin. Novellen und Skizzen/ Au fil de la vie. Nouvelles et esquisses*. Traduit de l'allemand et annoté par Claude Porcell (1993). Paris. Gallimard. Folio Bilingue. 236 pages.

Ce recueil regroupe onze nouvelles de Rainer-Maria Rilke (1875-1926), écrites entre 1893 (« Das Christkind/ l'Enfant Jésus ») et 1897, pour (« Einig / Unis »).

Ces textes, qui font partie des premiers écrits de Rilke, ont une tonalité assez sombre, reflet de la sensibilité de l'auteur. La mort est à l'œuvre dans quatre nouvelles : « Das Familienfest / la Fête de famille » et « Der Sterbetag / l'Anniversaire » décrivent une célébration pour l'anniversaire de la mort d'un parent, à l'issue de laquelle un des protagonistes passe l'arme à gauche ; avec « Das Geheimnis / le Secret », l'auteur, faisant écho au voisinage de deux vieilles filles, s'interroge sur la raison pour laquelle elles vivent ensemble alors que tout les oppose, raison dont le dévoilement sera scellé par la disparition de l'une d'elles ; dans « Das Christkind / l'Enfant Jésus », une enfant malade s'est éteinte, ce qui bouleverse ses camarades. Trois nouvelles mettent en scène des personnages physiquement diminués, que ce soit la jeune et belle aveugle de « Die Stimme / la Voix », le sculpteur handicapé de « Alle in Einer / Toutes en une » ou le fils malade de « Einig / Unis » – ce texte, qui clôt le recueil, est aussi l'histoire d'une réconciliation et apporte une petite note lumineuse. « Die Flucht / la Fuite » et « Weisses Glück / Bonheur blanc » montre la lâcheté d'un soi-disant amoureux fou et celle d'un voyageur condamné à passer une nuit enneigée dans une salle d'attente. La jalousie que ressent « le puissant Kral » à cause du délicat Prokkop dont la flûte fait danser sa femme Djana est le sujet de « Kismet. Skizze aus dem Zigeunerleben / Kismet. Scène de la vie tzigane. »

« Greise / Trois vieux » est emblématique et parfaitement à la hauteur du magnifique titre de ce recueil de nouvelles, en ce qu'il décrit une de ces petites scènes bouleversantes que nous offre la vie, scènes qui suscitent notre empathie et restent à jamais gravées dans notre mémoire. L'auteur, dans ces textes, procède par touches délicates pour dresser le décor, caractériser chaque personnage d'un trait léger qui nous permet d'en avoir une image mentale, non sans manier à bon escient humour et ironie.

.....

Citation

« Herr Peter Nikolas hatte mit seinem fünfundsiebzig Jahren eine ganze Menge vergessen (...) humpelte er an jedem Tag, da er die Sonne fand, in den Stadtpark und setzte sich auf die lange Bank unter der Linde zwischen den alten Pepi und den alten Christoph aus dem Armenhaus. (...) »

Er vernahm (...) die zwölf vollen Schläge der nahen Uhr. (...) Zugleich mit dem letzten Schlag schmeichelte ein Stimmchen an seinem Ohr: « Grossvater – Mittag. »

Und Herr Peter Nikolas stemmte sich an seinem Krückstock in die Höh und legte dann eine Hand leise auf den Blondkopf des zehnjährigen Mädchens. Die Kleine holte sich die Hand jedesmal aus den Haaren wie ein welkes Blatt und küsste sie. Dann nickte der Grossvater einmal nach links, einmal nach rechts. Und rechts und links von ihm nikte es mechanisch nach. Und der Pepi und Christoph aus dem Armenhaus schauten jedesmal zu, wie Herr Peter Nikolas mit dem kleinen blonden Mädchen hinter den nächsten Büschen verschwand.

Bisweilen kam es dann vor, dass auf dem Platze des Herrn Peter Nikola ein paar arme, hilflose Blumen liegen geblieben waren, die das Kind vergessen hatte. Dann streckte der dünne Christoph seine gotischen Finger zaghaft langend nach ihnen aus, und später trug er sie auf dem Heimwege wie etwas ganz Seltenes und Wertvolles in der Hand. - Der rote Pepi spuckte dann verächtlich, und der andere schämte sich vor ihm.

Im Armenhaus aber ging der Pepi voran und stellte wie ganz zufällig ein Glas mit Wasser auf das Fenster ihrer Stube. Dann sass er still in der dunkelsten Ecke und wartete, bis der Christoph die paar

armseligen Blumen in das Glas auf dem Fenster gesteckt hatte. /

À soixante-quinze ans, M. Peter Nikolas avait oublié une foule de choses(...) chacun des jours où il apercevait le soleil, il clopinait jusqu'au jardin public et s'asseyait sur le long banc placé sous le tilleul, entre le vieux Pepi et le vieux Christophe, pensionnaires de l'hospice des pauvres. (...)

Il percevait (...) la pleine sonorité des douze coups de l'horloge proche. (...) Au moment du dernier coup, une petite voix venait caresser son oreille : « Grand-père, midi. »

Et M. Peter Nikolas s'appuyait sur sa béquille pour se lever, puis posait doucement une main sur la tête blonde de la fillette de dix ans. Chaque fois, la petite ramassait cette main échouée sur ses cheveux comme une feuille morte et la baisait. Puis le grand-père hochait la tête une fois vers la gauche, une fois vers la droite. Et à droite et à gauche se répétait un hochement mécanique. Et chaque fois Pepi et Christophe, pensionnaires de l'hospice des pauvres, regardaient M. Peter Nikolas disparaître avec la petite fille blonde derrière les buissons les plus proches.

Il arrivait alors parfois qu'à la place qu'avait occupée M. Peter Nikolas fussent restées quelques pauvres fleurs désemparées, oubliées par l'enfant. Alors le maigre Christophe étendait vers elle ses doigts gothiques animés d'un timide désir, et plus tard il les portait à la main, en rentrant, comme quelque chose de rare et de précieux. Le rouge Pepi crachait avec mépris, et l'autre se sentait honteux.

À l'hospice cependant Pepi le précédait et plaçait, comme d'une manière totalement fortuite, un verre rempli d'eau sur la fenêtre de leur chambre. Puis il restait assis dans le coin le plus sombre et attendait que Christophe plaçât dans le verre posé sur la fenêtre ces quelques pauvres fleurs. » Greise / Trois vieux. p. 96-100